

## La métaphore entre sémantique et ontologie. La réception de la philosophie analytique du langage dans l'herméneutique de Paul Ricœur

Jean-Marc Tétaz

Université de Lausanne

### Abstract:

The favourable reception of the analytic philosophy of language plays a central role in the composition of Ricœur's literary hermeneutics. Following a brief description of the historical and methodological context of this reception, we show how Ricœur intends to link up phenomenology and analytic philosophy of language. Then we examine the role allocated to the analytic philosophy of language in establishing the idea of metaphor as a "more fundamental mode of reference" in *The Rule of Metaphor*. But once again Ricœur situates this semantic interpretation of metaphor within the context of an ontology. The result is methodological difficulties that mark the limits of Ricœur's reception of the analytic philosophy of language.

*Keywords:* Semantics, Metaphor, Ontology, Structuralism, Poetics.

### Résumé:

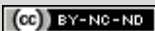
La réception de la philosophie analytique du langage joue un rôle central dans la constitution de l'herméneutique littéraire de Ricœur. Après avoir tracé le cadre historique et systématique dans lequel s'inscrit cette réception, on montre comment Ricœur se propose d'articuler phénoménologie et philosophie analytique du langage. On étudie ensuite le rôle assigné à la philosophie analytique du langage pour la mise en place de la conception de la métaphore comme "mode plus fondamental de la référence" dans *La métaphore vive*. Mais Ricœur situe encore une fois cette interprétation sémantique de la métaphore dans un cadre ontologique. Il en résulte des difficultés systématiques qui marquent les limites de la réception de la philosophie analytique du langage par Ricœur.

*Mots-clés:* Sémantique, Métaphore, Ontologie, Structuralisme, Poétique.

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 5, No 1 (2014), pp. 67-81

ISSN 2155-1162 (online) DOI 10.5195/errs.2014.246

<http://ricœur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Noncommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

# La métaphore entre sémantique et ontologie. La réception de la philosophie analytique du langage dans l'herméneutique de Paul Ricœur

Jean-Marc Tétaz

Université de Lausanne

## I.

La réception de la philosophie de langue anglaise, et plus spécialement de la philosophie analytique, joue un rôle important dans la trilogie centrale de l'œuvre de Paul Ricœur: *La métaphore vive* (1975), *Temps et récit* (1983-1985) et *Soi-même comme un autre* (1990). Toutefois, tant d'un point de vue historique que d'un point de vue systématique, cet aspect essentiel de l'œuvre de Ricœur reste encore mal connu. À ma connaissance, aucune monographie n'est consacrée à ces questions, et les articles, du moins en français, sont peu nombreux. Le débat avec la philosophie analytique de langue anglaise traverse pourtant de nombreux thèmes de l'œuvre de Ricœur: de l'herméneutique du texte littéraire à la réflexion éthique en passant par la philosophie de l'action ou la question de l'identité, la plupart des questions que Ricœur aborde à partir du milieu des années 1960 sont traitées dans un débat serré avec la tradition analytique.

Dans cette contribution, je me concentrerai sur le rôle joué par la réception de la philosophie analytique dans la réflexion de Ricœur sur le langage et le texte poétique ou littéraire, cette réflexion qui se noue dans ce premier chef-d'œuvre qu'est *La métaphore vive* (1975). Ce choix me paraît justifié par deux raisons. Historiquement, c'est avec les questions liées à la langue, et donc, de façon large, à l'interprétation des textes, que s'est engagé le débat de Ricœur avec la philosophie analytique. Systématiquement, la question herméneutique marque de son empreinte le style de toute l'œuvre de Ricœur: quand il aborde les questions de l'action (dans *La sémantique de l'action*, dans *Temps et récit* et dans *Soi-même comme un autre*, ainsi que dans de nombreux articles), il le fait dans une perspective et dans une démarche marquée par la conception de l'herméneutique développée à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Or, dans la conception de cette herméneutique de la maturité, la réception de la philosophie analytique joue un rôle essentiel, et lui confère son profil spécifique.

La spécificité de l'herméneutique que Ricœur construit dans les années 1960 et 1970 tient à mon sens à deux traits conjoints: elle intègre aussi bien les sciences du langage héritières de la linguistique saussurienne que la philosophie analytique du langage; mais elle les intègre dans le projet d'une théorie du texte, et plus particulièrement du texte littéraire ou poétique. Cette démarche originale fait de Ricœur l'un des pionniers de la réception de la philosophie analytique dans le monde francophone. Mais elle confère également à cette réception un tour spécifique puisqu'elle l'inclut dans un programme plus vaste, dont la logique propre apparaît assez étrangère au style et aux questions de la philosophie analytique des années 1960 ou 1970.

Le rôle central dévolu au langage dans l'herméneutique de Ricœur s'inscrit ainsi dans une conjoncture intellectuelle qui voit, dans les années 1960, le structuralisme s'imposer en France dans les sciences de l'homme et de la littérature, alors que la scène philosophique anglo-saxonne est largement dominée par la philosophie de tradition analytique. Mais, au début des années 1960, ces deux traditions restent étrangères l'une à l'autre. Et la philosophie universitaire française de cette époque ne s'intéresse guère ni à l'une ni à l'autre. Certes, en 1958 a eu lieu à Royaumont un colloque célèbre consacré à la philosophie analytique. Je ne sais pas si Ricœur y assistait, son nom n'apparaît en tout cas pas parmi les intervenants des discussions.<sup>1</sup> Mais ce colloque fut surtout le théâtre d'affrontements témoignant d'une profonde incompréhension réciproque.

C'est justement à la toute fin des années 1950 qu'apparaissent, dans les cours de Ricœur, les premiers développements consacrés à la philosophie analytique. Dès les débuts des années 1960, il consacre un séminaire au *Tractatus* de Wittgenstein.<sup>2</sup> Et son cours sur la philosophie du langage du milieu des années 1960, dont il existe plusieurs polycopiés, hélas tous incomplets à ma connaissance – et les lacunes concernent justement certains chapitres consacrés à la philosophie analytique, en particulier Wittgenstein II et Austin –,<sup>3</sup> met peu à peu en place le dialogue entre la linguistique et la philosophie analytique du langage. C'est ce dialogue qu'il intégrera au début des années 1970 dans le cours d'herméneutique professé à Louvain, dont nous possédons un polycopié complet.<sup>4</sup> Ce dernier cours est la matrice dont sont tirés d'une part les articles esquissant le programme herméneutique de Ricœur dans *Du texte à l'action*,<sup>5</sup> d'autre part la première grande œuvre de la trilogie herméneutique, *La métaphore vive*, qui paraît en 1975. C'est avec ce livre que l'importance du dialogue de Ricœur avec la philosophie analytique du langage apparaît dans l'œuvre du philosophe (les références à la philosophie analytique sont absentes du *Conflit des interprétations*). Mais c'est l'aboutissement d'un travail de laboratoire dont, outre les cours, témoignent de nombreux articles et conférences, dont certaines n'ont été rendues publiques que tout récemment, je pense en particulier au texte important sur "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein" mis en ligne sur le site du Fonds Ricœur.

Ce rappel historique a une importance systématique. Il montre en effet que, dans une première phase, correspondant *grosso modo* aux années d'enseignement à la Sorbonne et à Nanterre, la réception de la philosophie analytique par Ricœur porte sur la philosophie du langage. L'enjeu en est l'intégration de la sémiotique structurale et de la sémantique analytique dans une théorie générale de la langue. C'est plus tard, à la fin des années 1960 et au début des années 1970, que cette théorie générale du langage est intégrée dans une herméneutique de l'œuvre poétique. La focalisation de cette herméneutique sur la question de la métaphore vive, donc de l'innovation sémantique, repose sur la thèse affirmant que le caractère métaphorique caractérise toute œuvre poétique ou littéraire. La métaphore n'est pas un phénomène isolé, mais le trait distinctif de la langue poétique, et donc de l'œuvre littéraire.<sup>6</sup> Du coup, à l'enseigne de la *Métaphore vive*, c'est une philosophie du poétique que Ricœur construit.

Cette philosophie du poétique constitue le pivot systématique de l'herméneutique de Ricœur. S'y mettent en place en effet les problématiques que déploieront par la suite *Temps et récit* et *Soi-même comme un autre*. Dans l'avant-dernière section de la VII<sup>e</sup> étude, Ricœur élabore ainsi le couple *muthos* et *mimesis* qui servira de matrice à *Temps et récit*.<sup>7</sup> Et c'est dans l'analyse de l'énoncé métaphorique que Ricœur rencontre la dialectique de l'identité marquée par "la tension entre le *même* et *l'autre* dans la copule relationnelle"<sup>8</sup> qu'il reprendra dans la dialectique entre *l'idem* et *l'ipse* qui organise *Soi-même comme un autre*. Tant le récit comme configuration du monde de

l'action que l'identité articulée entre les pôles de l'*idem* et de l'*ipse* s'inscrivent donc dans les structures sémantiques de la métaphore. Mais *La métaphore vive* n'annonce pas seulement les œuvres à venir; elle assume aussi l'héritage du projet philosophique initial de Paul Ricœur, une phénoménologie de la volonté qui devait trouver son couronnement dans "une sorte de 'Poétique' de la volonté" que, dès 1950, Ricœur voyait accordée à une nouvelle ontologie qu'il appelait alors un "ordre de la création."<sup>9</sup> Ricœur reprend ce projet d'une poétique de la volonté accordée à une ontologie de l'acte dans *La métaphore vive*, transportant ainsi le dernier volet de sa *Philosophie de la volonté* dans le nouveau cadre patiemment construit depuis la *Symbolique du mal*.

C'est dans ce nouveau cadre que prend place la réception de la philosophie analytique du langage. Elle en est un élément clé, comme le montre une analyse des trois études de *La métaphore vive* dans lesquelles elle intervient: la III<sup>e</sup>, qui inscrit la métaphore dans le cadre d'une sémantique du discours, effectuant ainsi le passage d'une théorie de la métaphore centrée sur le mot à une théorie de la métaphore comme énoncé, donc comme prédication (c'est l'une des thèses systématiques essentielles de l'ouvrage); la VI<sup>e</sup> étude, consacrée au problème de la ressemblance; la VII<sup>e</sup> enfin – la plus importante d'un point de vue systématique puisqu'elle aborde le problème sémantique fondamental de la référence. Cette réception repose sur une série d'hypothèses concernant la relation entre les différentes disciplines en présence, et les différentes formes de philosophie. Je commencerai donc par présenter les thèses de Ricœur à ce sujet (II). Dans un deuxième temps, j'exposerai le rôle joué par la philosophie analytique pour la mise en place du modèle de la métaphore dans *La métaphore vive* (III). Enfin, en conclusion, je m'interrogerai sur l'intégration de la philosophie analytique du langage dans le projet herméneutique d'ensemble dont *La métaphore vive* pose les bases (IV).

## II

La réception de la philosophie analytique du langage par Ricœur s'inscrit dans un paysage intellectuel où se font face deux approches du langage que tout semble opposer, les condamnant à un conflit stérile. On trouve d'un côté le structuralisme, qui "exclut toute considération de type herméneutique" puisque, "pour le structuralisme, il n'y a pas de message à délivrer, pas de sens à déchiffrer, pas d'intentions transcendantes à saisir existentiellement."<sup>10</sup> Face à cette concentration sur la langue comme système de signes séparé de la vie, on trouve de l'autre côté une herméneutique fondamentale qui insiste sur l'ancrage du langage "dans un procès d'existence qui le précède et l'enveloppe," et fait valoir que ce sont ces "structures d'existence qui assurent notre ouverture à l'être dans son ensemble"<sup>11</sup> et fondent donc la capacité du langage à dire le monde. L'enjeu de la philosophie du langage que Ricœur construit durant les années 1960 consiste à trouver les moyens de mettre en relation ces deux conceptions. Pour cela, l'étape décisive sera de reconquérir la capacité du langage à faire référence, c'est-à-dire sa dimension proprement sémantique (alors que le structuralisme développe une sémiotique), d'une façon qui permette d'articuler étroitement la sémantique sur la sémiotique du structuralisme. C'est en effet seulement pour une langue qui se rapporte à la réalité que peut se poser la question des conditions de possibilité de la référence. Pour le structuralisme, cette question est sans objet.

C'est ici que Ricœur voit l'importance stratégique de la philosophie analytique du langage. Avec Frege, Russell, Wittgenstein, Carnap, Ryle, Austin et Quine,<sup>12</sup> on a affaire à "une philosophie du langage [qui] se propos[e] d'étudier les prétentions du langage à représenter la

réalité;” or, ajoute Ricœur, cette philosophie du langage “s’appuie” sur la linguistique structuraliste “dans la mesure où la philosophie de la linguistique a dégagé et explicité les faits qui concernent la structure et les opérations communes à toutes les langues naturelles.”<sup>13</sup> En d’autres termes, la force de la philosophie analytique du langage consiste à proposer une théorie de la référence (ou de la signification) susceptible d’embrayer sur les analyses linguistiques d’un Jakobson ou d’un Benveniste (qui sont les deux linguistes les plus importants dans les travaux de Ricœur en ces années). Ainsi Ricœur souligne-t-il par exemple que les analyses de l’acte de parole par Austin rejoignent celle des fonctions de la communication par Jakobson: “l’aspect locutionnaire [...] l’aspect illocutionnaire [...] et l’aspect perlocutionnaire [...] appartiennent à une description générale de la parole qui doit être mise en parallèle avec les fonctions de la communication de Roman Jakobson.”<sup>14</sup>

Mais cette capacité à venir se greffer sur les analyses linguistiques serait de peu de secours si les analyses sémantiques de la philosophie analytique ne rejoignaient pas les analyses phénoménologiques du sens comme intentionnalité. Aussi Ricœur souligne-t-il régulièrement le parallélisme entre les analyses de Frege dans *Sinn und Bedeutung* et celle de Husserl dans les *Logische Untersuchungen*. Dans les deux cas, l’insistance sur l’autonomie logique du sens (donc la critique du psychologisme) va de pair avec un réalisme de la référence.<sup>15</sup> C’est cette “convergence entre la philosophie analytique et la phénoménologie”<sup>16</sup> qui permet à Ricœur de croiser les analyses de l’une et de l’autre, au bénéfice des deux parties. Car, d’un côté, “les concepts [sont] mieux articulés dans les écrits de la philosophie analytique,”<sup>17</sup> la rupture avec le psychologisme y est plus radicale et mieux argumentée. De l’autre côté, la phénoménologie s’interroge sur “la fonction symbolique elle-même et explore [...] les conditions de possibilité de la relation *signum-res*.”<sup>18</sup> Si le gain en précision conceptuelle et en clarté méthodique est un apport décisif de la greffe de la sémantique sur la sémiotique structurale, la phénoménologie fournit donc en quelque sorte le cadre réflexif susceptible de justifier la sémantique de la référence mise en place par la philosophie analytique.

Cette démarche réflexive a fondamentalement la forme d’une question en retour, d’une *Rückfrage*. Elle porte sur la dimension ontologique du monde visé par la référence, se demandant “comment la réalité doit être faite pour que des signes apparaissent qui la représentent ou la désignent;”<sup>19</sup> c’est la vieille question kantienne de l’affinité transcendante.<sup>20</sup> Avec Husserl, Ricœur accorde à cette question en retour le statut d’une question transcendante: elle doit dégager ce qui fonde et légitime la portée référentielle reconnue au langage par l’analyse sémantique. Du coup, la relation entre phénoménologie et philosophie analytique peut être comprise comme la relation entre la fondation et l’effectuation: “la phénoménologie [...] représente le niveau de la fondation, l’analyse le niveau d’effectuation.”<sup>21</sup> Cela revient à comprendre le rapport entre philosophie analytique et phénoménologie “sur le modèle du rapport entre logique formelle et logique transcendante.”<sup>22</sup>

Cette manière d’articuler phénoménologie et philosophie analytique s’inscrit dans la perspective de la phénoménologie, Ricœur le relève expressément.<sup>23</sup> Dans cette perspective, la discussion avec Wittgenstein est particulièrement instructive. J’en retiens deux aspects. Ricœur souligne d’abord que “la difficulté majeure du *Tractatus*” consistait à être “contraint d’énoncer des propositions sur le monde, les faits, les occurrences, les états de choses, les objets, etc., avant d’introduire la notion de ‘tableau’” et de devoir “finalement dénoncer comme dénuées de sens toutes ces propositions qui pourtant permettent de poser le tableau comme tableau, dans sa correspondance aux choses;”<sup>24</sup> dans le cadre d’une théorie strictement référentielle de la langue,

la possibilité de la référence ne peut être thématisée. Car la référence d'une proposition ne sera jamais l'état de choses en général, mais tel état de choses particulier, jamais la chose en général, mais telle chose particulière. Une proposition portant sur ce qu'est le monde en général, ou sur le rapport entre propositions et états de choses, est typiquement une de ces propositions métaphysiques que le *Tractatus* déclare "unsinnig," "dépourvues de sens."<sup>25</sup> L'idée d'une philosophie fondamentale ou d'une logique transcendantale est donc totalement étrangère à une philosophie analytique du type du *Tractatus*. C'est seulement dans une autre perspective qu'il est possible d'envisager ce genre de questions.<sup>26</sup> Ricœur en est tout à fait conscient. Mais il considère que l'aporie révélée par le *Tractatus* fournit le cadre permettant de comprendre le rôle que peut jouer la phénoménologie en dialogue avec une philosophie du type de celle du *Tractatus*: "la phénoménologie issue de Husserl peut être interprétée comme une tentative pour résoudre le paradoxe du langage."<sup>27</sup>

Ricœur avait déjà traité de la question de l'articulation entre la phénoménologie et la philosophie de Wittgenstein dans une conférence américaine consacrée cette fois à la comparaison entre le dernier Husserl (spécialement de *Formale und transzendente Logik*) et le Wittgenstein des *Investigations philosophiques*. Après avoir brièvement présenté la théorie des jeux de langage, Ricœur y souligne que, dans le vocabulaire de Saussure, Wittgenstein n'a pas fait une théorie de la langue, mais une théorie de la parole. Ces deux dimensions du langage (la langue comme système de signes et la parole comme événement, comme acte) supposent chacune une définition de la signification. Si l'on peut définir la signification par son emploi dans le cadre d'une théorie de la parole, une théorie de la langue devra faire intervenir une définition qui rende "compte de l'appartenance à un système de signes." Car l'usage des signes présuppose la constitution logiquement antérieure d'un système de signes. Du coup, il devient possible "d'articuler la diversité des jeux de langage à une fonction unitaire du langage sans que celle-ci ramène à une essence commune la multiplicité des emplois."<sup>28</sup> C'est à cette même dimension de la langue comme système symbolique qu'il faut rattacher ce que Frege appelait *Sinn*, c'est-à-dire l'idéalité du sens. Cette identification est naturellement trop rapide, Ricœur le sait d'ailleurs pertinemment puisqu'il souligne lui-même dans *La métaphore vive* que "l'intenté [c'est-à-dire le sens de Frege] est irréductible à ce qu'on appelle en sémiotique le signifié."<sup>29</sup>

Même si ce rapprochement est un peu rapide, l'intention de Ricœur me paraît claire: la linguistique saussurienne fournit un cadre qui permet d'intégrer les analyses du Wittgenstein des *Investigations philosophiques* dans une théorie générale de la langue pour laquelle la signification ne se réduit pas à l'emploi, mais fait droit à l'idéalité logique du sens. Au gré de l'équivalence entre la théorie frégréenne du sens et la théorie husserlienne de l'intentionnalité, on peut alors renouer avec les analyses husserliennes sur la "genèse du sens, c'est-à-dire une recherche de ce qui légitime, de ce qui fonde,"<sup>30</sup> bref: une logique transcendantale. Cette façon d'insérer le Wittgenstein des *Investigations philosophiques* dans une théorie générale de la langue permet de reconnaître la validité sectorielle de la sémantique de l'emploi: "ce traitement de la signification au plan de la langue, n'exclut pas, mais requiert une autre définition de la signification qui vaut pour le mot en position de phrase; c'est alors que valent toutes les considérations de Wittgenstein sur les usages de la langue."<sup>31</sup>

La reconnaissance de cette validité sectorielle oblige à s'interroger sur le statut des *Investigations philosophiques*. Sous le couvert d'une simple description des jeux de langage pointe une intention normative, déjà présente dans le *Tractatus*: "ramener la langue de son usage métaphysique à son usage dans la vie ordinaire."<sup>32</sup> Mais "cette appréciation [...] sous-jacente à la

description, atteste que celle-ci n'appartient pas au même cercle d'activités que les jeux de langage ainsi décrits."<sup>33</sup> L'usage que Wittgenstein fait du terme "grammaire" au sens de "règles d'un jeu particulier" atteste la distance qui sépare les jeux de langage des *Investigations philosophiques* des jeux de langage de la vie quotidienne. La critique du langage "n'est plus une activité de la vie, ni un jeu parmi les autres,"<sup>34</sup> c'est un jeu sur les jeux. À ce titre, c'est la mise en œuvre d'une réflexion. Cette réflexion, Ricœur propose de la poursuivre en rejoignant le questionnement husserlien sur le monde de la vie au gré d'une "interrogation à rebours."<sup>35</sup>

Ainsi, la boucle est bouclée. Le questionnement à rebours, la *Rückfrage*, reconduit la question sémantique aux "structures d'existence qui assurent notre ouverture à l'être dans son ensemble" ou, dans les termes utilisés quelques années plus tard, à une "appréhension de la réalité, articulée plus bas que [le langage]."<sup>36</sup> Inutile d'insister sur le fait que cette conception phénoménologique de la logique transcendantale n'a rien à voir avec la conception kantienne, même s'il me semble que Ricœur ne maintient pas toujours avec toute la rigueur requise cette différence. L'interrogation transcendantale mise en œuvre par le questionnement à rebours se dirige vers un fond d'être légitimant la prégnance ontologique revendiquée par le langage en tant qu'il opère référence. La fondation transcendantale s'interroge ainsi sur l'enracinement ontologique du langage. Du coup, il devient possible de passer du Husserl tardif à Heidegger et de trouver dans la langue, ainsi assurée de son ancrage ontologique, des structures de sens invitant au déploiement d'une ontologie reprenant certaines intuitions de l'ontologie heideggerienne. L'ontologie de l'événement, de la donation, de l'actualité vient ainsi prendre le relais de cet "ordre de la création" accordé à une poétique de la volonté.

Dans cette structure herméneutique, qui lui est profondément étrangère, la philosophie analytique joue un double rôle. Elle sert d'une part de maillon intermédiaire entre la linguistique héritière de Saussure, et spécifiquement le structuralisme triomphant des années 1960, et la phénoménologie husserlienne, permettant d'articuler ainsi une analyse sémantique du langage sur une description sémiotique de la langue et de réintroduire cette dimension référentielle que la linguistique avait occultée par nécessité de méthode. Sa seconde fonction consiste à fournir des instruments conceptuels plus précis et plus pointus pour analyser la dimension sémantique de la langue et pour débarrasser la sémantique de toutes les formes de psychologisme ou de mentalisme. Ce second aspect va s'avérer central dans les analyses de *La métaphore vive*.

### III.

La démarche adoptée dans *La métaphore vive* correspond aux réflexions plus programmatiques des articles et conférences de la fin des années 1960 et du début des années 1970 sur lesquels je me suis appuyé jusqu'ici. Dans la III<sup>e</sup> étude, Ricœur introduit, en recourant aux travaux de Benveniste, la distinction entre sémiotique et sémantique. Alors que la sémiotique traite des systèmes de signes, dont le mot est l'unité supérieure, la sémantique traite du discours, dont l'instance est la phrase. Dans ce contexte, Ricœur souligne la "conjonction entre la sémantique philosophique et la sémantique linguistique," particulièrement précieuse puisque ces deux démarches sont arrivées à des résultats concordants par des approches indépendantes l'une de l'autre, l'analyse de la langue des Anglo-Saxons n'ayant pas pris connaissance des travaux de la linguistique de tradition structuraliste.<sup>37</sup>

Comme instance de discours, la phrase est un événement; elle possède un indice spatio-temporel qui détermine sa signification. C'est par ailleurs au niveau de la phrase qu'apparaissent

des oppositions comme celle de la fonction identifiante et de la fonction prédicative, pour laquelle Ricœur se réclame déjà en 1975 de Strawson,<sup>38</sup> ou du sens et de la référence, introduite par Frege.<sup>39</sup> Il est donc possible d'intégrer les résultats de la philosophie analytique du langage dans le cadre défini par l'analyse linguistique.

Cette conjonction des sémantiques linguistiques et philosophiques permet à Ricœur d'inscrire la métaphore dans le cadre de la phrase et d'y voir une forme de la prédication. La question de la métaphore va alors participer des débats sémantiques de la philosophie analytique. Dans ce cadre, un des aspects essentiels est le refus de toute interprétation psychologique ou mentaliste du sens : le sens d'un mot ne saurait être conçu comme l'étiquette d'une idée, au sens que ce terme a chez Descartes ou chez Locke; il ne désigne pas un contenu ou un épisode mental. Ricœur souscrit ainsi sans réserve à la critique wittgensteinien de la langue "privée."<sup>40</sup> Le sens de la métaphore n'est donc pas redevable d'un vécu psychologique, d'une manière de voir ou d'une expérience spécifique, d'une sorte d'*Erlebnis* poétique. Un événement de ce genre peut bien être la cause de la création métaphorique, il n'en expliquera pas la signification. Mais comment comprendre alors le sens de la métaphore? La structure de la prédication requiert d'interpréter la métaphore comme un événement discursif résultant de l'interaction entre le terme-sujet et le prédicat. Une telle démarche sera sémantique si elle ne fait intervenir que "des éléments immanents au discours."<sup>41</sup> Dans ce cadre, Ricœur discute essentiellement deux positions, qui ont en commun de reposer sur une sémantique de l'emploi attentive aux implications sémantiques qui accompagne l'usage littéral ou dénotatif d'un mot. Max Black fait ainsi intervenir l'idée d'un "système des lieux communs associés." Une prédication métaphorique applique le prédicat au sujet en évoquant les lieux communs impliqués par le prédicat, c'est-à-dire l'ensemble des contenus sémantique qu'une culture donnée associe à ce terme. Monroe Beardsley oppose pour sa part les connotations, qui sont des significations implicites, à la désignation (la référence), qui serait la signification explicite. La métaphore applique à un sujet un prédicat "incompatible avec le sujet,"<sup>42</sup> obligeant par conséquent le lecteur "à extraire de l'éventail entier de connotations les significations secondaires susceptibles de faire d'un énoncé qui se détruit lui-même une 'attribution auto-contradictoire satisfaisante'."<sup>43</sup>

Ces deux propositions ont en commun d'interpréter la métaphore comme un acte de prédication dont le fonctionnement recourt à l'ensemble des implications sémantiques du prédicat. Pour rendre compréhensible la prédication métaphorique, elles n'ont pas besoin de faire intervenir un élément extérieur au langage; elles se contentent des potentialités de sens sédimentées par l'ensemble des usages antérieurs qui peuvent être actualisés de façon surprenante. L'invention d'une métaphore consiste alors à construire "un réseau d'interactions qui fait de tel contexte un contexte actuel et unique."<sup>44</sup> La métaphore vive est en effet "une création momentanée du langage," un pur événement pourrait-on dire, qui "n'a pas encore de statut dans le langage en tant que déjà établi, ni au titre de la désignation, ni au titre de la connotation."<sup>45</sup>

Cette conception sémantique de la métaphore fait surgir inévitablement la question de la fonction référentielle de la métaphore. On a vu en effet que l'une des caractéristiques mises en évidence par l'analyse de la proposition consistait à montrer que la signification sémantique de la proposition (dans la tradition frégréenne dont se réclame Ricœur) s'organisait dans la polarité du sens idéal et de la référence. Si donc la proposition est susceptible d'une explication sémantique, la question de sa fonction référentielle devient inévitable. Comment donc comprendre la capacité



référentielle de la proposition dans le cas de la métaphore? Le problème est virulent parce que les analyses tant de la linguistique structuraliste d'un Jakobson que de la critique littéraire de frappe analytique d'un Norman Frye invitent à voir dans la métaphore une suspension de la référence: la métaphore serait alors l'exemple paradigmatique justifiant l'abstinence référentielle du structuralisme comme de la nouvelle critique littéraire. Contre cette interprétation, Ricœur entend défendre l'idée que la métaphore, loin de supprimer toute référence, ne suspend la référence descriptive qu'afin d'instituer une autre manière de faire référence. "La thèse que je défends ici [...] pose que la suspension de la référence, au sens défini par les normes du discours descriptif, est la condition négative pour que soit dégagé un mode plus fondamental de référence."<sup>46</sup> Et pour étayer cette thèse, décisive pour son propos, c'est encore une fois à la philosophie de frappe analytique qu'il va faire appel. La mise en place de cet autre mode référentiel passe en effet par deux étapes: une théorie de la dénotation généralisée, pour laquelle Ricœur recourt à Nelson Goodman, et spécialement à son livre *Langages de l'art*, et l'interprétation de la métaphore à l'aide de la notion de modèle, qu'il emprunte une fois encore à Max Black.

La première étape consiste à récuser la distinction sémantique classique entre dénotation et connotation. Cette distinction est une pièce maîtresse de la sémantique frégéenne; la dénotation est en effet ce qui fixe la référence, alors que les connotations sont des éléments du sens sans pertinence référentielle. L'exemple classique est fourni par les deux noms "Étoile du matin" et "Étoile du soir." On sait qu'ils dénotent tous deux la planète Vénus. Leur référence est donc identique. Mais ils connotent cette référence d'une façon à chaque fois spécifique. Or, on l'a vu, une des descriptions possibles de la métaphore consistait à dire que le sens dénotatif aboutissant à une auto-contradiction létale pour l'énoncé, il fallait sélectionner dans l'éventail des connotations celles qui étaient susceptibles de lui donner un sens satisfaisant.<sup>47</sup> Mais c'est justement une interprétation de ce type qui suspend la référence: la façon dont est ainsi modifié le sens du terme sujet prive ce dernier de son pouvoir référentiel: au sens propre, il n'existe pas d'arbres qui seraient les vivants piliers d'un temple, pour reprendre les premiers vers du sonnet de Baudelaire souvent cité par Ricœur. Je peux passer en revue tous les individus de la classe "arbre," aucun d'un ne tombera sous la description "un vivant pilier" parce qu'aucun d'eux n'est, à proprement parler, un élément architectural. Dès lors, soit on ne concède de pouvoir référentiel qu'au terme sujet (les arbres, dans cet exemple); alors la métaphore ne modifie rien à la référence effectuée par le terme-sujet; la métaphore reste un élément purement connotatif. Soit on cherche un référent pour la proposition dans son ensemble, et l'on doit reconnaître qu'il n'y a pas d'état de choses dans le monde qui puisse être dénoté par la proposition "les arbres sont de vivants piliers." C'est de ce dilemme qu'il faut sortir si la métaphore doit avoir un pouvoir référentiel en tant que métaphore. Et pour cela, la première étape consiste à revenir sur l'opposition classique entre dénotation et connotation pour essayer de comprendre la métaphore comme une forme de dénotation.

C'est ce que fait Goodman avec sa sémantique des *Langages de l'art*.<sup>48</sup> La position de Goodman est strictement nominaliste et pragmatiste. La signification des signes (qu'il s'agisse de mots ou de n'importe quel autre symbole) ne repose pas sur une quelconque affinité entre le signe et la chose qu'il dénote (le livre de Goodman s'ouvre par une critique de la notion de représentation comprise comme ressemblance). Le seul critère pour l'usage d'un signe est "la pratique antérieure." Dès lors qu'il n'y a aucune affinité entre le signe et ce qu'il dénote, toute prédication peut être comprise comme une dénotation; la distinction entre dénotation et connotation repose en effet sur un privilège accordé à certaines relations entre le signe et ce que le

signe désigne. Le caractère arbitraire de cette relation ne permet pas de justifier un tel privilège. Dans ce cadre, faire une métaphore, c'est réassigner une étiquette.<sup>49</sup> Cette nouvelle assignation est aussi arbitraire que l'assignation antérieure; comme elle, elle est réglée uniquement par l'usage; elle exploite les possibilités offertes par la pratique antérieure pour transférer une étiquette à un autre type d'échantillons. La métaphore ne consiste donc pas dans la prédication d'un terme qui paraît ne pas convenir à l'objet ainsi caractérisé; elle doit être comprise comme une application d'un terme qui "entre en conflit avec l'application réglée par la pratique actuelle."<sup>50</sup> Elle ne repose pas sur une quelconque ressemblance qu'elle aurait trouvée au préalable, mais elle crée une ressemblance, elle apprend à "voir ainsi."<sup>51</sup> Ce qui distingue l'application littérale de l'application métaphorique n'est donc nullement que l'application littérale reposerait sur une congruence entre le signe et ce qu'il dénote, congruence qui ferait défaut à la métaphore; c'est simplement que la première a reçu l'aval de l'usage alors que la seconde est innovante. La prédication métaphorique n'est pas moins dénotative que la prédication littérale.

La seconde étape consiste à interpréter la puissance dénotative du métaphorique en terme de modèle, un terme emprunté à l'épistémologie scientifique. Un modèle fonctionne comme un instrument heuristique qui, par le moyen de la fiction, vise à briser une interprétation inadéquate et à frayer la voie à une interprétation plus adéquate.<sup>52</sup> Il propose donc une nouvelle description de la réalité. Pour l'interprétation de la métaphore en termes de modèle, deux traits du modèle sont décisifs. Le premier trait concerne le langage de la description. La description mise en œuvre par le modèle opère une "extension du langage d'observation:" on dispose d'un nouveau vocabulaire pour décrire la même chose. Le second trait est symétrique du premier: cette nouvelle description induit une nouvelle manière de voir les choses; elles sont "vues comme,"<sup>53</sup> c'est-à-dire telles que les décrit le modèle. Le caractère dénotatif de la métaphore permet alors de concevoir la métaphore comme un modèle découvrant des traits nouveaux de la réalité en la décrivant autrement. Réciproquement, on peut caractériser le modèle comme une "redescription métaphorique."<sup>54</sup> Mais du coup, la métaphore n'est plus limitée à l'énoncé, à la phrase. L'équivalent littéraire du modèle est ce que Ricœur appelle "la métaphore continuée,"<sup>55</sup> la métaphore déployée dans un texte et organisée en un réseau métaphorique. C'est ce réseau métaphorique, ou ce schème pour utiliser le terme de Goodman, qui porte "la fonction référentielle de la métaphore."<sup>56</sup> Le pouvoir référentiel de la métaphore consiste alors à proposer une nouvelle description de la réalité en utilisant pour la dénoter des réseaux sémantiques inhabituels.

C'est la conjonction de ces deux traits constitutifs de la fonction référentielle de la métaphore – la description heuristique et le déploiement de la métaphore en un réseau organisant un texte ou une œuvre – qui permet à Ricœur de renouer avec la *Poétique* d'Aristote et de comprendre "le rapport entre *muthos* et *mimesis* [...] comme celui de la fiction heuristique et de la redescription dans la théorie des modèles."<sup>57</sup> Le *muthos* tragique est le modèle fictionnel qui permet de décrire autrement l'action humaine, d'en faire ressortir certains aspects comme sous un verre grossissant. Si l'on ajoute à cette remarque la façon dont Ricœur parle du "paradoxe [...]" qui s'attache à un concept métaphorique de vérité", soit qu'il doit "inclure la pointe critique du 'n'est pas' [...]" dans la véhémence ontologique du 'est'" et marquer ainsi "la tension entre le *même* et *l'autre* dans la copule relationnelle,"<sup>58</sup> on devra conclure que c'est exactement dans la mise en place de la fonction référentielle de la métaphore que s'enracinent les intuitions que déploieront ultérieurement *Temps et récit* et *Soi-même comme un autre*. Or cette notion de référence

métaphorique, Ricœur la construit intégralement en recourant à des moyens conceptuels empruntés à la philosophie analytique du langage, et au gré d'une discussion interne à cette dernière, puisqu'il s'agit d'entreprendre une révision de la conception classique de la référence telle qu'on la trouve dans les œuvres de Frege, Russell, Wittgenstein ou Strawson. Cela devrait suffire à montrer le rôle central joué par la philosophie analytique dans la mise en place de l'herméneutique de Ricœur.

#### IV.

Mais la théorie de la référence n'est pas le dernier mot de Ricœur dans son étude de la référence. Comme je l'indiquai dans la deuxième partie de mon étude, la question de la référence ouvre pour Ricœur sur une enquête ontologique. Cette ouverture est d'une part une implication nécessaire de la portée référentielle. Elle est d'autre part un présupposé que dégage l'interrogation à rebours mise en œuvre par l'enquête transcendantale (dans son acception husserlienne). Mais, et c'est peut-être le point décisif, elle apparaît surtout comme un moment nécessaire au cœur même de l'enquête sur la sémantique de la métaphore, un moment sans lequel l'explication de la métaphore resterait incomplète. Aux yeux de Ricœur, l'innovation sémantique, si c'est vraiment d'une innovation qu'il s'agit, n'est "tirée de nulle part, du moins dans le langage."<sup>59</sup> Dans ses commentaires des positions de Black et Beardsley, Ricœur a été très attentif à mettre à chaque fois le doigt sur cette place que l'analyse sémantique laisse vide. Elle est pour lui l'indice du rôle joué par un facteur extra-langagier, qui ne peut être qu'un facteur ontologique. Ainsi, à la fin de la discussion avec Goodman, Ricœur conteste l'option radicalement nominaliste et pragmatiste de Goodman, suggérant que "la 'convenance,' le caractère 'approprié' de certains prédicats [...] sont [...] l'indice que le langage [...] a rendu manifeste une manière d'être des choses qui, à la faveur de l'innovation sémantique, est portée au langage."<sup>60</sup> Et à la fin de son enquête, alors qu'il déploie les conséquences ontologiques de la fonction référentielle reconnue à la métaphore, il a cette formule caractéristique: "Quand je parle, je sais que quelque chose est porté au langage. Ce savoir n'est plus intra-, mais extra-linguistique; il va de l'être à l'être-dit [...] Kant écrivait: 'il faut que quelque chose soit pour que quelque chose apparaisse'; nous disons: 'Il faut que quelque chose soit pour que quelque chose soit dit'."<sup>61</sup> C'est la manifestation de cette manière d'être des choses qui fait la spécificité de "l'expérience poétique:" chaque fois que le poète parle, "quelque chose d'autre que lui parle, où une réalité vient au langage sans que le poète en ait la commande."<sup>62</sup>

Ces quelques citations esquissent une conception de la langue plus proche des positions de Heidegger dans *Unterwegs zur Sprache* que des analyses sémantiques de la métaphore comme interaction entre champs sémantiques ou comme transfert de dénotation. Cette tension apparaît de façon particulièrement criante si l'on place à côté de la caractérisation de l'expérience poétique que je viens de citer ce que Ricœur déclare à propos de la production de métaphore: "les écrivains l'obtiennent par divers procédés très concertés et maîtrisés: substitution d'un synonyme qui fait image, addition d'une métaphore plus neuve, etc."<sup>63</sup> Sauf à considérer que les poètes ne sont pas des écrivains (ce que seul un Allemand adepte de la plus rigoureuse *Kulturkritik* pourrait sérieusement affirmer), il faut bien diagnostiquer sur ce point une pure et simple contradiction: quand une métaphore est produite, quelque chose vient à la langue sans que le poète en ait la commande; mais cette production de métaphore est le résultat de procédés très concertés et maîtrisés de la part des écrivains.

Cette contradiction me paraît être l'indice que, dans la philosophie du langage développée par Ricœur, deux conceptions difficiles à concilier se côtoient. Pour l'une de ces conceptions, la portée référentielle de la langue est un phénomène sémantique, donc strictement intra-linguistique. C'est la conception que Ricœur déploie au gré de la réception croisée de la linguistique post-saussurienne et de la philosophie analytique du langage. Pour l'autre, la langue amène à l'expression une manière d'être des choses, et une manière d'habiter le monde; la portée référentielle de la langue n'est alors que la conséquence de cet ancrage ontologique logiquement antérieure à la langue. La référentialité ne peut donc pas être analysée comme un phénomène purement sémantique. Elle aussi redevable d'un facteur extra-linguistique. La métaphore vive, l'innovation sémantique se révèle alors être le phénomène linguistique dans lequel cette appartenance ontologique de la langue est le plus manifeste. On pourrait dire qu'affleure dans la métaphore vive la dimension fondatrice que l'interrogation à rebours dégage avec tant de peine. Mais, dans le phénomène de la métaphore, la dimension ontologique ne se contente pas d'affleurer comme le fond à l'origine de la prégnance ontologique exercée par la fonction référentielle. Elle joue un rôle motivationnel pour la production de l'innovation sémantique elle-même.

J'en veux pour preuve la façon dont Ricœur propose une ultime synthèse de sa conception des mécanismes sémantiques à l'œuvre dans la production métaphorique:

C'est ce sens déjà constitué qui est délié de son ancrage dans un champ de référence premier et projeté dans le nouveau champ de référence dont il contribue dès lors à faire apparaître la configuration. Mais ce transfert d'un champ référentiel à l'autre suppose que ce champ soit déjà en quelque sorte présent, de manière inarticulée, et qu'il exerce une attraction sur le sens déjà constitué pour l'arracher à son ancrage premier.

Deux énergies se rencontrent ainsi: l'effet gravitationnel exercé par le champ de référence second sur la signification – et qui donne à celle-ci la force de quitter sa région d'origine – et le dynamisme de la signification elle-même, en tant que principe inducteur de sens.<sup>64</sup>

La production métaphorique est donc la conjonction d'un facteur ontologique (l'effet gravitationnel exercé par le champ de référence) et d'un facteur sémantique (le dynamisme de la signification résultant de la tension entre le sujet et le prédicat). Cette thèse n'est rien d'autre que la transposition dans le champ sémantique de la contradiction diagnostiquée il y a un instant à propos de la production littéraire de la métaphore: la sémantique de la métaphore est à la fois quelque chose qui vient à la langue et le résultat d'une interaction sémantique. L'attraction ontologique intervient en quelque sorte pour boucher la lacune que l'explication sémantique de la métaphore est censée laisser ouverte. Mais, si elle déploie vraiment cet "effet gravitationnel," alors le travail patient du poète sur la langue est inutile. Il est même impossible: comment mettre en œuvre des procédés concertés et maîtrisés là où quelque chose advient au langage de sa propre énergie, hors de tout contrôle conscient?

La pointe ontologique de la théorie de la métaphore élaborée par Ricœur met ainsi en évidence les limites de sa réception de la philosophie analytique. En voulant replacer l'analyse philosophique du langage dans le cadre systématique fourni par la phénoménologie, l'herméneutique de Ricœur aboutit à une position éclectique à force de vouloir concilier les inconciliables. Il n'est pas possible de combiner une conception rigoureusement nominaliste, caractéristique de la sémantique contemporaine, avec une position reconnaissant à la dimension extra-linguistique de l'ontologie une pertinence sémantique. Avoir voulu tenir ensemble ces deux

positions inconciliables conduisit Ricœur à une conception finalement incohérente dont les contradictions manifestes sur le travail littéraire de la métaphore ne sont que l'indice le plus éclatant.

- <sup>1</sup> Les Actes en ont été publiés : *La philosophie analytique* (Paris: Minuit, 1962).
- <sup>2</sup> Indication orale de Vincent Descombes.
- <sup>3</sup> Les photocopiés existants sont déposés au Fonds Ricœur où ils peuvent être consultés. Ils ne sont pas datés. On peut par recoupement estimer qu'ils datent de la seconde moitié des années 1960; dans sa thèse *Gadamer et Ricœur. La conception herméneutique du langage* (Rennes: Presses universitaires de rennes, 2012), Marc-Antoine Vallée indique la date de 1966-67, sans préciser de quel photocopié il s'agit. Le photocopié le plus complet, réalisé probablement à partir d'enregistrements magnétiques, ne comprend pas les heures de cours consacrées à Austin et Wittgenstein II (les *Investigations philosophiques*). Cette lacune est mentionnée dans la table des matières.
- <sup>4</sup> Paul Ricœur, *Cours sur l'herméneutique* (Louvain-La-Neuve : SIC, 1972). Le photocopié a été édité par Marc-Antoine Vallée et Daniel Frey.
- <sup>5</sup> Il s'agit surtout des articles "La tâche de l'herméneutique: en venant de Schleiermacher et de Dilthey," "La fonction herméneutique de la distanciation" et "Qu'est-ce qu'un texte," in: Paul Ricœur, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II* (Paris: Seuil, 1986), 75-100; 100-118; 137-160; les deux premiers textes ont été repris récemment in: Paul Ricœur, *Cinq essais d'herméneutique* (Genève: Labor et Fides, 2013); je donne quelques indications sur les liens entre les articles et le cours de Louvain dans la notice éditoriale, 133ss.
- <sup>6</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (Paris: Seuil, 1975), 104, 299, 308.
- <sup>7</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (Paris: Seuil, 1975), 308 s.
- <sup>8</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (Paris: Seuil, 1975), 321.
- <sup>9</sup> Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté. Tome I: Le volontaire et l'involontaire* (Paris: Aubier, 1950, 1988), 32.
- <sup>10</sup> Paul Ricœur, "Contribution d'une réflexion sur le langage à une théologie de la parole", in: Roland Barthes, Paul Beauchamp et al., *Exégèse et herméneutique* (Paris: Seuil, 1971), pp. 301-319, ici 307.
- <sup>11</sup> Paul Ricœur, "Contribution d'une réflexion sur le langage à une théologie de la parole" (1971), 315.
- <sup>12</sup> Ce sont les noms mentionnés par Ricœur en 1969 (il y ajoute celui de Husserl, sur lequel je reviens encore) dans un article passant en revue la littérature en philosophie du langage parue entre 1959 et 1969, cf. Paul Ricœur, "Philosophie et langage," in: Raymond Klibansky (ed.), *Contemporary Philosophy: A Survey* (Firenze: La Nuova Italia, 1969), vol. 3, 272-295, ici 277.
- <sup>13</sup> Paul Ricœur, "Philosophie et langage" (1969), 277.
- <sup>14</sup> Paul Ricœur, "Philosophie et langage" (1969), 280 s. Sur les analyses de Jakobson concernant les fonctions de la communication, cf. aussi Paul Ricœur, *La métaphore vive*, 280 s.
- <sup>15</sup> Paul Ricœur, "Discours et communication," in: *Actes du XV<sup>e</sup> Congrès de l'ASPLF* (Montréal, 1973), 23-48, ici 32.
- <sup>16</sup> Paul Ricœur, "Discours et communication" (1973), 34.
- <sup>17</sup> Paul Ricœur, "Discours et communication" (1973), 47.

- <sup>18</sup> Paul Ricœur, "Philosophie et langage" (1969), 282.
- <sup>19</sup> Paul Ricœur, "Philosophie et langage" (1969), 282
- <sup>20</sup> Immanuel Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, A 114.
- <sup>21</sup> Paul Ricœur "Discours et communication" (1973), 47.
- <sup>22</sup> Paul Ricœur "Discours et communication" (1973), 46.
- <sup>23</sup> Cf. Paul Ricœur "Discours et communication" (1973), 46.
- <sup>24</sup> Cf. Paul Ricœur, "Philosophie et langage," p. 282. Wittgenstein introduit la notion de "Tableau (*Bild*)," à la thèse 2.1 du *Tractatus logico-philosophicus* (Paris: Gallimard, 2012); la critique des définitions du monde, etc., se trouve dans les propositions 4.12 ss.
- <sup>25</sup> Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 4.003.
- <sup>26</sup> La discussion entre le Husserl des *Recherches Logiques* et le Wittgenstein du *Tractatus* avait été abordée par Ricœur plus longuement deux ans plus tôt dans un article américain: "Husserl and Wittgenstein on Language," in: Edward N. Lee and Maurice Mandelbaum, *Phenomenology and Existentialism* (Baltimore, 1967), 207-217.
- <sup>27</sup> Paul Ricœur, "Philosophie et langage," 282.
- <sup>28</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein" (Typoscrit), 18s.
- <sup>29</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 273.
- <sup>30</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 9.
- <sup>31</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 21.
- <sup>32</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 22.
- <sup>33</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 22s.
- <sup>34</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 24.
- <sup>35</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 24.
- <sup>36</sup> Paul Ricœur, "Philosophie et langage" (1969), 282.
- <sup>37</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 92 et 88 s.
- <sup>38</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 93 ss.
- <sup>39</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 97 s.
- <sup>40</sup> Cf. Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 278.
- <sup>41</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 114.
- <sup>42</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 123.

- <sup>43</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 123.
- <sup>44</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 127.
- <sup>45</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 126.
- <sup>46</sup> Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 128.
- <sup>47</sup> Cf. Paul Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein," 123
- <sup>48</sup> Nelson Goodman, *Langages de l'art: une approche de la théorie des symboles* (Nîmes: Chambon, 1990); en 1975, Ricœur est probablement le premier à présenter les thèses de Goodman à un public francophone.
- <sup>49</sup> Cf. Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 297.
- <sup>50</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 298.
- <sup>51</sup> Cf. Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 270.
- <sup>52</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 305.
- <sup>53</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 305.
- <sup>54</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 304.
- <sup>55</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 306.
- <sup>56</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 307.
- <sup>57</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 308.
- <sup>58</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 321.
- <sup>59</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 126.
- <sup>60</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 301.
- <sup>61</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 386.
- <sup>62</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 309.
- <sup>63</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 370.
- <sup>64</sup> Paul Ricœur, *La métaphore vive* (1975), 379.